

l'Histoire

**ÉVÉNEMENT : UN PRÉSIDENT,
POUR QUOI FAIRE ?**



**LE SUAIRE
DE TURIN**
la vraie histoire
d'un faux





L'ILLUSTRATION

Les tribulations d'un linceul

Depuis l'apparition de la relique dans les sources historiques au milieu du ^{xiv}^e siècle jusqu'aux débats contemporains, Andrea Nicolotti, spécialiste de l'histoire des images miraculeuses, a repris le dossier du suaire de Turin.

Entretien avec **Andrea Nicolotti**

L'Histoire : Qu'est-ce, concrètement, que le « suaire* de Turin » ?

Andrea Nicolotti : Le « saint suaire », conservé dans la cathédrale de Turin, est un linceul* de lin, tissé à chevrons, long d'environ 4,41 m et large de 1,13 m, qui contient la double image, frontale et dorsale, d'un homme nu avec les signes d'une série de tortures compatibles avec le crucifiement. Le tissu est partiellement endommagé par des brûlures qui ont laissé essentiellement intacte l'image : ces dégâts ont été provoqués par un incendie survenu le 4 décembre 1532, lorsque le suaire était encore conservé à Chambéry.

Traditionnellement, on appelle cette pièce de tissu le « suaire de Turin », même s'il serait préférable d'utiliser la dénomination « linceul de Turin », puisque le mot suaire désigne normalement le voile dont on recouvrait la tête et le visage des morts plutôt qu'un long tissu.

La tradition veut que ce suaire ait contenu le corps de Jésus après sa mort. Cette tradition a fait du suaire l'une des reliques* les plus célèbres du monde, puisqu'il s'agit de la seule image du corps du Christ martyrisé et, pour certains, de la preuve surnaturelle de sa résurrection.

L'H. : Quand fait-il, pour la première fois, parler de lui ?

A. N. : Ceux qui croient à son authenticité ne manquent pas de le mettre en relation avec les passages de la Bible qui décrivent les toiles avec lesquelles le corps de Jésus fut enveloppé lors de sa mise au tombeau. Toutefois, les Évangiles n'en font pas une description très précise : ils parlent génériquement d'un suaire et de pièces d'étoffe (Matthieu, XXVII, 59 ; Marc, XV, 46 ; Luc, XXIII, 53 ; XXIV, 12 ; Jean, XIX, 40 ; XX, 6-7). Et aucun d'eux n'évoque un linceul sur lequel une image serait restée imprimée.

Par la suite, pendant quelques siècles, on n'a aucune information concernant la conservation de ces toiles funéraires en quel que lieu que ce soit ; au milieu du VI^e siècle seulement les allusions à ces reliques commencent à se multiplier.

Dans les siècles qui suivent, on a des traces de linceuls du Christ vénérés simultanément dans des villes différentes, chacune affirmant détenir la pièce authentique. Il n'est cependant jamais question d'un linceul sur lequel figurerait l'image du Christ. La seule allusion à quelque chose qui pourrait ressembler au suaire de Turin est contenue dans la chronique du croisé picard Robert de Clari, qui décrit une cérémonie comportant une sorte d'ostension* d'un suaire dans la ville de Constantinople peu avant la quatrième croisade de 1204. Mais son témoignage est assez douteux et se prête à des interprétations contradictoires.

La première attestation irréfutable de l'existence d'un linceul portant l'image du corps du Christ est contenue dans une série de documents des années 1389-1390. Il y est question d'un linceul qui, depuis une trentaine d'années, appartenait aux chanoines de la collégiale française de Lirey (en Champagne, près de Troyes), une église qui avait été construite et enrichie de biens à la demande du chevalier Geoffroi de Charny en 1353. Nous savons avec certitude que le suaire de Lirey et le suaire de Turin sont bien le même objet : on peut donc affirmer que l'existence de cette relique est documentée à partir de 1355 environ. Il existe également un témoignage iconographique : une enseigne de pèlerinage remontant aux années 1350-1370, qui représente une ostension du suaire de Lirey (cf. p. 42).

L'H. : Comment ce linceul conservé dans une église de Champagne est-il arrivé à Turin ?

A. N. : Le linceul demeura pendant un certain temps la propriété des chanoines de Lirey. En 1418 (on est en pleine guerre de Cent Ans), il fut temporairement confié, avec d'autres reliques, à Marguerite de Charny (la petite-fille de Geoffroi), afin de le mettre à l'abri d'éventuels pillages de guerre. Cependant, malgré les promesses, le suaire ne fut jamais restitué aux chanoines : en 1453, Marguerite préféra le céder, probablement pour de l'argent, à Louis I^{er} de Savoie. À partir de ce moment-là, le linceul devint une relique « noble », signe de légitimation du pouvoir de ses propriétaires, destiné à devenir leur « palladium » – à savoir l'objet qui garantissait la protection, la défense et le salut de la dynastie des Savoie.

C'est alors que l'on voit se développer peu à peu la dévotion du suaire. En 1502, la relique fut transférée dans la chapelle ducale du château de Chambéry. En 1506, le pape Jules II décida de lui concéder une fête liturgique propre, pour laquelle fut choisie la date du 4 mai.

En 1578, le suaire fut transféré à Turin (devenu la capitale du duché de Savoie à la place de Chambéry) par le duc Emmanuel-Philibert et il est demeuré dans cette ville, à l'exception de quelques brèves interruptions, jusqu'à aujourd'hui. En 1983, conformément à la volonté testamentaire d'Umberto II de Savoie, dernier roi d'Italie, le suaire est devenu la propriété du Saint-Siège.

L'H. : Existe-t-il des reliques équivalentes ?

A. N. : Le linceul de Lirey-Chambéry-Turin a la caractéristique de pouvoir être considéré à la fois comme une relique (parce qu'il aurait touché le corps du Christ) et comme une image achéiropoïète* (« non faite de la main de l'homme »), car il contiendrait son image miraculeusement im-

Un événement
Les ostensions du suaire à Turin ont correspondu, du XVI^e à la fin de la monarchie italienne, à des événements de la maison de Savoie : ainsi en 1931 (page de gauche), au mariage de l'héritier. Le linceul, sorti du reliquaire en argent où il est d'habitude roulé, est ici examiné par les prélats avant d'être tendu et exposé au-dessus de l'autel.

L'AUTEUR
Chercheur d'histoire du christianisme dans le département d'histoire à l'université de Turin, Andrea Nicolotti travaille actuellement sur l'histoire du suaire de Turin. Il a notamment publié *Dal Mandyion di Edessa alla Sindone di Torino. Metamorfosi di una leggenda* (Edizioni Dell'Orso, 2011) et *I Templari e la Sindone. Storia di un falso* (Salerno, 2011).

La première attestation d'un linceul portant l'image du corps du Christ conservé à Lirey, en Champagne, date de 1389

LEXIQUE

Achéiropoiète

Image sacrée et miraculeuse réputée « non faite de main d'homme ». Pour les partisans de l'authenticité, c'est le cas du suaire comme du Mandylion ou de la Véronique.

Épitaños

Tissu liturgique byzantin, qui représente sur une toile le Christ mort.

Icône

Dans la tradition chrétienne orthodoxe, ces images sont sacrées mais n'ont rien de miraculeuses. Aujourd'hui, l'Église préfère qualifier le suaire d'icône plutôt que de relique.

Linceul

Pièce de toile dans laquelle on ensevelit un mort.

Mandylion

Relique légendaire de la cité d'Édesse consistant en une pièce de tissu (une serviette) sur laquelle l'image du visage de Christ aurait été miraculeusement imprimée de son vivant.

Ostension

Exposition publique de reliques.

Relique

Ce qui reste du corps des saints, des personnages sacrés, ou objet leur ayant appartenu, et qui fait l'objet d'un culte.

Sainte Face

Visage du Christ miraculeusement imprimé sur tissu ou représenté dans une sculpture.

Sindonologue

Spécialiste du suaire de Turin, en général convaincu de son authenticité. Le mot vient de l'italien *sindone* (« suaire ») et est certainement apparu dans les premières décennies du ^{xx}e siècle, au moment où le suaire a commencé à faire l'objet d'études scientifiques.

Suaire

Linge qui couvre la tête et le visage des morts. En français ce terme est aussi parfois utilisé pour identifier le linge dans lequel on ensevelit un défunt.

Véronique

Suaire portant l'empreinte du visage du Christ, qui aurait été recueillie par sainte Véronique (« *vera eikon* », la « vraie image », selon une étymologie fautive et tardive) lors de la montée au Golgotha. Il en existait plusieurs dont la plus célèbre est la relique toujours conservée aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome. Comme le Mandylion, c'est une image dite « achéiropoiète ».



RMN/JEAN-GILLES BERRIZZI

SOUVENIR DE LIREY

Cette enseigne de pèlerinage, datée de 1350-1370, montre la plus ancienne représentation connue du suaire de Turin (en haut, conservée au Musée national du Moyen Âge de Paris). Elle porte également le blason des Charny (les propriétaires du suaire alors conservé dans la collégiale de Lirey en Champagne) et des Vergy. De telles enseignes étaient portées au chapeau ou sur la cape de retour de pèlerinage, en souvenir. Découverte en 1855 à Paris, dans la Seine – où elle avait été jetée sans doute pour des raisons votives –, cette enseigne fait partie des objets recueillis par l'archéologue Arthur Forgeais. Sa date correspond à celle des premières sources écrites qui évoquent le suaire.



AGF/LEMAIRE

Vera iconica
Statue de sainte Véronique de Francesco Mochi, 1639, basilique Saint-Pierre (Rome). Véronique aurait recueilli l'empreinte du visage du Christ lors de sa montée au Golgotha. La relique conservée à la basilique Saint-Pierre est aujourd'hui un tissu décoloré avec quelques taches indistinctes.

mée. Il existait un autre linceul célèbre portant une image du Christ, mais ce linceul de Besançon a été hélas détruit durant la Révolution française.

Aucun des autres linceuls attribués au Christ ne porte d'image. Le suaïre de Cadouin (en Dordogne), un drap avec quelques taches de sang de presque 2 mètres de longueur et 1 mètre de largeur, fut retiré du culte lorsque, en 1935, un jésuite découvrit que le tissu contenait des inscriptions islamiques en caractère coufique avec une invocation à Allah, remontant à la fin du XI^e siècle. A Compiègne, on conservait un drap blanc, provenant, disait-on, d'Aix-la-Chapelle, et qui a lui aussi disparu à la fin du XVIII^e siècle. Un suaïre en soie un peu plus petit est encore aujourd'hui abrité dans la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne : en 1990, il a été daté au radiocarbone du XI^e siècle. Un autre tissu, ensanglanté, est conservé dans la ville espagnole d'Oviedo : celui-là a été daté du VII^e siècle.

Le linceul de Turin est très différent de tous ces objets. Son histoire, en revanche, peut être comparée à celle d'autres images miraculeuses. La tradition orientale connaît, du moins depuis le VI^e siècle, une autre relique achéiropoiète connue sous le nom de Mandylion* d'Édesse : un tissu portant le visage du Christ. La légende raconte que Jésus y aurait imprimé son visage, essayant sa figure après s'être lavé afin d'envoyer son image au roi Abgar d'Édesse. Cette relique aurait été rachetée en 944 par l'empereur de Constantinople et conservée dans la chapelle de son palais jusqu'à la quatrième croisade de 1204. Le Mandylion réapparaît comme relique conservée par Saint Louis à la Sainte-Chapelle. Il est détruit pendant la Révolution française.

DANS LE TEXTE CALVIN S'INDIGNE

« Il y a une demi-douzaine de villes, pour le moins, qui se vantent d'avoir le suaïre de la sépulture tout entier. [...] Quiconque estime le suaïre être en un certain lieu, il fait faussaires tous les autres qui se vantent de l'avoir. [...] Les évangélistes récitent diligemment les miracles qui furent faits à la mort de Jésus-Christ, et ne laissent rien de ce qui appartient à l'histoire ; comment est-ce que cela leur est échappé, de ne sonner mot d'un miracle tant excellent, c'est que l'effigie du corps de notre Seigneur Jésus était demeurée au linceul auquel il fut enseveli ? Cela valait bien autant d'être dit comme plusieurs autres choses. Même l'évangéliste saint Jean déclare comment saint Pierre étant entré au sépulcre, vit les linges de la sépulture, l'un d'un côté, l'autre d'autre. Qu'il y eût aucune portraiture miraculeuse, il n'en parle point. Et n'est pas à présumer qu'il eût supprimé une telle œuvre de Dieu, s'il en eût été quelque chose. »

Jean Calvin, *Traité des reliques*, 1543.

*Comme le Mandylion,
une image
« achéiropoiète »,
réputée « non faite de
la main de l'homme »*

Comparable, la Véronique*. Il en existait plusieurs exemplaires – le plus célèbre est conservé encore aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome. Il existe aussi des visages du Christ, dit « Saintes Faces* », notamment des sculptures en bois qui, selon la tradition, auraient été exécutées sous l'inspiration divine (c'est le cas de la Sainte Face de Lucques). La diffusion de ces objets témoigne d'un désir diffus de connaître et de représenter le véritable aspect de Jésus.

L'H. : Quelle est l'attitude de l'Église face au linceul lors de son ostension à Lirey ?

A. N. : Dès les premières ostensions du suaïre au milieu du XIV^e siècle, un différend éclata entre les chanoines de Lirey et l'évêque de Troyes, Henri de Poitiers. Les chanoines l'exposaient à la vénération telle une véritable relique, tandis que l'évêque estimait, lui, qu'il s'agissait d'un faux, d'un objet de fabrication récente.

Son successeur à l'évêché, Pierre d'Arcis, tenta d'interdire les ostensions. Dans un mémoire, il qualifiait le doyen de la collégiale d'homme « brûlé par le feu de l'avarice et de la cupidité, non par dévotion, mais par intérêt », qui s'était procuré pour son église un suaïre « fabriqué avec artifice » et qui « affirmait faussement qu'il s'agissait du vrai suaïre dans lequel notre Sauveur Jésus-Christ avait été enveloppé dans le sépulcre ». Toujours d'après l'évêque, « certains individus payés », durant les ostensions, simulaient des guérisons face à la foule « pour leur extorquer sournement de l'argent ». Pierre d'Arcis parle également d'une enquête épiscopale, promue par son prédécesseur Henri de Poitiers, au terme de laquelle « il découvrit la fraude et comment ce linge avait été peint avec art, et cela fut reconnu aussi par l'artisan qui l'avait peint ».

Comme Henri de Poitiers, Pierre d'Arcis finit par entrer en conflit avec les chanoines et tenta lui aussi d'empêcher les ostensions. Dans les deux cas, les chanoines ne se montrèrent guère disposés à obéir.

Le pontife de l'époque en France, le pape Clément VII, poussé par l'urgence de résoudre ce conflit, produisit à son tour plusieurs documents sur le linceul. Dans une bulle de 1390 il autorisa l'ostension du suaïre à Lirey à une condition : que celui qui ferait l'ostension du suaïre, au moment de la plus forte affluence, avertisse le public « à haute et intelligible voix, toute fraude cessant, qu'on ne montre pas ladite figure ou représentation [figura seu representatio] comme vrai



Le visage du Christ
La Sainte Face de Lucques (deuxième moitié du XI^e siècle) : ce crucifix en bois conservé à la cathédrale de Lucques aurait, selon la légende, été sculpté de mémoire par Nicodème, un des premiers disciples de Jésus, d'après les traits mêmes de ce dernier.

Note
* Cf. lexique, p. 42.

Le miracle photographique

Le premier photographe du suaire est un laïc : avocat, Secondo Pia (1855-1941) fut conseiller municipal d'Asti. Ses photographies ont relancé l'engouement pour la relique de Turin en en présentant une image nette comme jamais elle n'avait été. « Enfermé dans mon cabinet, tout attentif à mon œuvre, j'ai éprouvé une émotion très forte, lorsque, pendant le développement, j'ai vu dès le commencement apparaître sur la plaque la Sainte Face. »

Au centre : négatif photographique illustrant l'ouvrage du biologiste Paul Vignon Le Linceul du Christ, étude scientifique, 1902. Il est souvent dit que le suaire lui-même serait un négatif. L'image du linceul se présente comme une empreinte : les parties du corps en relief, censées avoir été en contact avec le drap, sont plus foncées (le tour des yeux par exemple, tandis que les yeux, en retrait, sont plus clairs). Le négatif photographique, qui intervertit le clair-obscur, offre en cela une image plus réaliste.



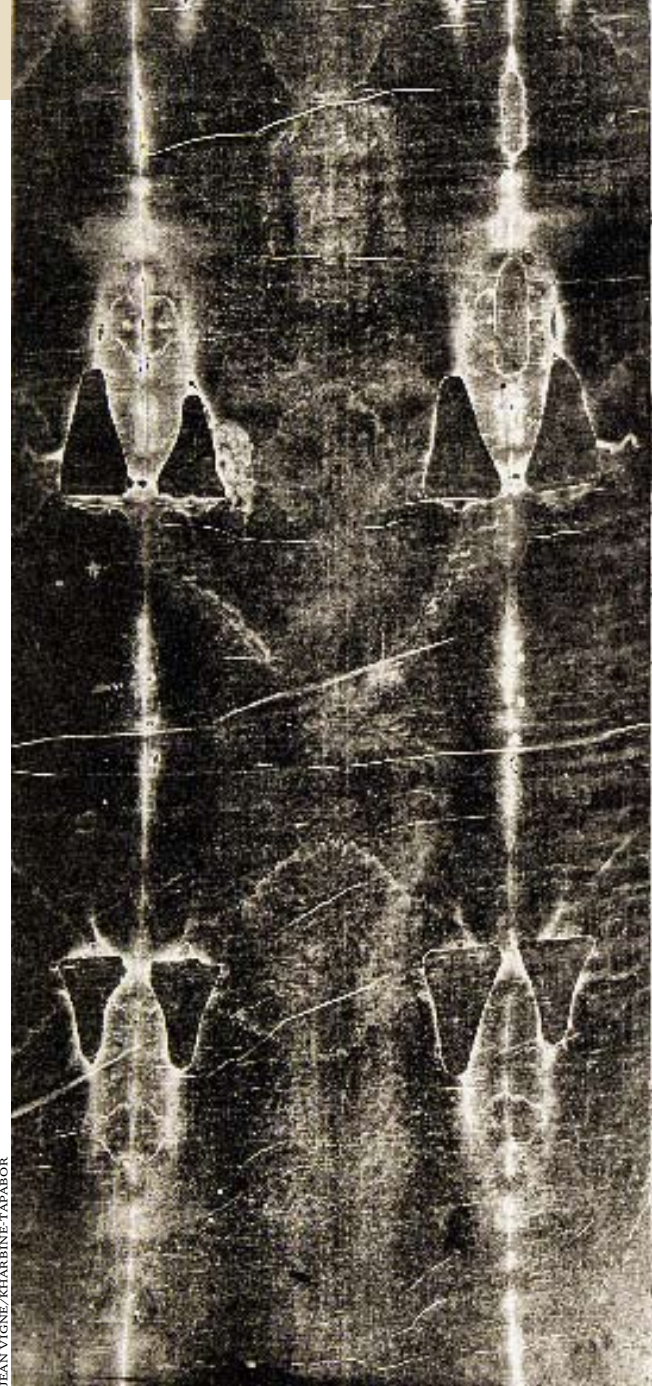
SECONDO PIA

suaire de notre Seigneur Jésus-Christ, mais comme figure ou représentation du suaire qu'on dit avoir été celui de notre Seigneur Jésus-Christ». L'intervention de Clément VII contenta les deux parties, autorisant d'un côté les ostensions, mais ordonnant de l'autre aux chanoines de ne pas insister publiquement sur l'authenticité du linceul. Par certains côtés, c'est ce qui se passe encore aujourd'hui.

L'H. : A quelles occasions le suaire est-il montré ?

A. N. : A partir du xvi^e siècle, avec l'apparition d'un culte liturgique public, les ostensions de la relique, tant publiques que privées, furent nombreuses : les occasions les plus fréquentes étaient la naissance, le mariage ou la montée au trône d'un des membres de la famille de Savoie, ou alors des événements auxquels la dynastie attribuait une importance particulière. Au xx^e siècle encore, l'ostension de 1931 coïncida avec la célébration du mariage de l'héritier au trône, celle de 1933 fut faite à l'occasion de l'année sainte.

L'ostension de 1973, retransmise à la télévision, fut la première depuis la chute de la monarchie et l'instauration de la République italienne. Elle fut suivie d'autres ostensions en 1978, 1998, 2000 et 2010, durant lesquelles le suaire a acquis une nouvelle physionomie : non plus un objet lié à telle ou telle famille de la noblesse, mais l'une des plus célèbres reliques du monde, considérée désormais comme le patrimoine commun de la chrétienté tout entière.

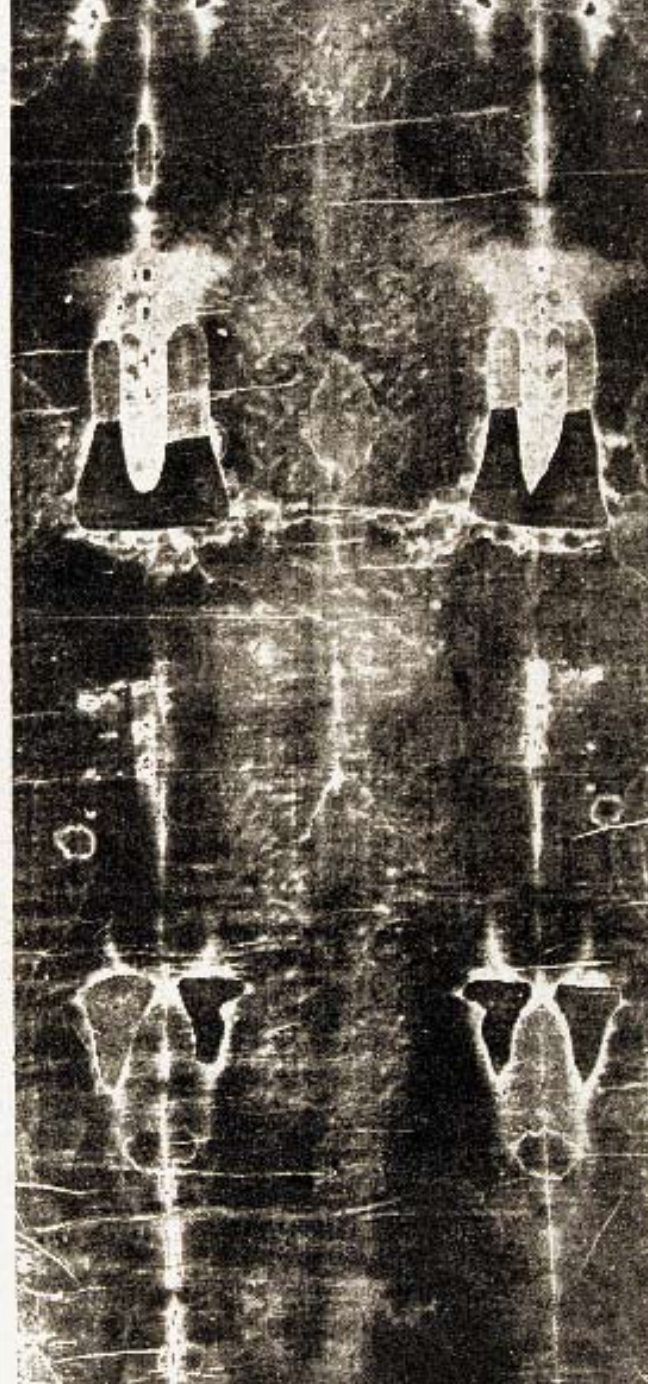


JEAN VIGNE/KHARBINE-TABOR

Chaque nouvelle ostension – un événement qui a maintenant une importance internationale – concerne un nombre énorme de pèlerins provenant du monde entier : en 2010, lors de sa dernière ostension, qui a duré 44 jours, plus de deux millions et demi de visiteurs se sont rendus à Turin.

L'H. : Depuis quand s'est-on interrogé scientifiquement sur l'authenticité du suaire ?

A. N. : C'est en 1898 que commencèrent les études scientifiques sur le suaire : cette année-là, le photographe amateur Secondo Pia fut autorisé à faire des photographies de la relique. C'était une première. Durant la phase de développement des clichés, il se rendit compte que le négatif photographique permettait d'apprécier l'image de l'homme du linceul d'une manière beaucoup plus réaliste et détaillée, comme si elle ressortait sur un fond sombre.



Ces photographies, imprimées en négatif, eurent une vaste diffusion dans toute l'Europe, et elles permirent à de nombreux chercheurs d'examiner à distance l'image du suaire sur une reproduction fiable. Néanmoins, nombreux furent ceux qui accusèrent Pia d'avoir trafiqué les clichés. Il fallut plusieurs années pour que tout le monde finisse par se convaincre de leur authenticité.

La contribution des photographies au développement du culte du linceul fut énorme. L'image du suaire put être diffusée partout. Elle suscita également l'intérêt de nombreux scientifiques qui tentèrent d'expliquer comment elle avait pu se former. Le biologiste Paul Vignon, auteur au début du xx^e siècle du premier livre « scientifique » sur le linceul, proposa l'hypothèse dite « vaporographique » : l'image du suaire serait le résultat d'une réaction chimique entre le tissu, les arômes sépulcraux qui l'imprégnaient et les vapeurs d'ammoniaque produites par la décomposition du cadavre.

C. F. BELLET, MONSIEUR LE CHANOINE ULYSSE CHEVALIER, VALENCE, 1903

Le chanoine érudit

En historien, il était convaincu de l'inauthenticité du suaire.

Abbé puis chanoine de Romans, Ulysse Chevalier (1841-1923) est un érudit hors du commun, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1912, et spécialiste de l'histoire du Dauphiné et de la Savoie médiévale. Son nom est irrémédiablement associé au *Répertoire des sources historiques du Moyen Age* (1875-1903), qui fut un vade-mecum pour plusieurs générations de médiévistes. Après avoir assisté aux festivités turinoises de mai 1898, il se lance, en tant que spécialiste de l'histoire « locale » du suaire, dans une quête acharnée pour démontrer que le linceul de Turin a toujours été considéré à la fin du Moyen Age comme une peinture, par une série d'opuscules et d'études approfondies, égrenées jusqu'en 1913. L'érudition traditionnelle catholique, dont Chevalier est le porte-parole, se trouve alors en porte-à-faux avec la religiosité à tentation surnaturelle qu'incarne le miracle photographique du suaire. Y. P.



ULYSSE CHEVALIER

L'H. : En 1988 sont publiés les résultats de la datation du linceul au carbone 14. Que révèlent-ils ?

A. N. : Le 21 avril 1988 on préleva du suaire des échantillons de tissu pour les soumettre à une datation suivant la méthode du radiocarbone (carbone 14) auprès de trois laboratoires différents : Oxford, Zurich et Tucson. Le 13 octobre suivant, durant une conférence de presse bondée, le cardinal Ballestrero, archevêque de Turin, annonça les résultats obtenus : une datation remontant à la période comprise entre 1260 et 1390 ap. J.-C., avec un taux de fiabilité de 95 %. Une datation qui coïncide avec les premiers témoignages écrits concernant le suaire de Lirey.

La nouvelle fit le tour du monde et les réactions furent disparates. Sur le moment, Ballestrero prononça ces mots : « *Je pense qu'il n'est pas souhaitable de mettre en doute ces résultats. Ni même de dissequer les résultats des scientifiques si leur réponse ne correspond pas aux raisons du cœur.* »

L'archevêque de Turin choisit alors de qualifier le suaire d'« icône* » renonçant du même coup au terme de relique : « *En remettant à la science l'évaluation de ces résultats, l'Église redit son respect et sa vénération pour cette vénérable icône du Christ, qui demeure objet du culte des fidèles, en cohérence avec l'attitude exprimée depuis toujours envers le Saint Linceul, dans lequel la valeur de l'image est première par rapport à l'éventuelle valeur d'objet historique.* »

En 1988, grâce à la méthode du radiocarbone, le suaire est daté entre 1260 et 1390

Ce concept d'« icône », appliqué au suaire, renvoie à la tradition théologique orientale. Contrairement au christianisme occidental, qui a développé une iconographie sacrée où prédomine la représentation réaliste du sujet, dans le monde oriental on a privilégié un modèle qui valorise davantage la dimension symbolique et dévotionnelle. L'icône n'est pas la simple représentation iconographique d'un sujet religieux (comme pourrait l'être, par exemple, une Vierge peinte par Botticelli ou Michel-Ange), mais c'est une représentation sacrée qui possède une fonction liturgique et qui a pour objectif de favoriser la prière. Dans le christianisme oriental, durant les célébrations liturgiques, on dédie à l'icône un culte comparable à celui que l'on voue au livre des Évangiles. L'icône en effet est perçue comme porteuse d'une sorte de « présence » du sujet qui y est figuré.

Dans l'histoire de la vénération du suaire, la dénomination de relique a été longtemps prédominante. Une dénomination qui n'est pas sans conséquences, car elle renvoie aussitôt au problème de son authenticité. Le recours à la catégorie théologique de l'« icône » permet d'établir une distinction nette entre l'aspect historico-scientifique, qui s'intéresse à la recherche de la vérité par rapport à l'origine du suaire, et l'aspect religieux, qui se concentre sur la valeur symbolique et évocatrice contenue dans l'image du suaire. Dans ce dernier cas, l'authenticité ou non de l'objet n'est plus aussi importante.

Le mystère persiste-t-il ?
En 1978, un groupe de chercheurs, le Shroud of Turin Research Project (Sturp), se constitue pour examiner le linceul avec l'autorisation du Vatican (ici en octobre 1978 au Palazzo Reale de Turin). Du fait qu'ils n'ont alors relevé aucun pigment, ils concluent que l'image du linceul ne peut être celle d'un artiste, sans pouvoir expliquer comment l'image s'est formée et quel phénomène l'a engendrée.



LA DATATION AU CARBONE 14

Cette méthode de datation a été mise au point à la fin des années 1940 par le physicien américain Libby. Elle part du principe que tout être vivant (dont les végétaux) possède en lui une petite quantité constante de carbone radioactif (le carbone 14). A la mort de ces organismes,

le renouvellement du carbone s'arrête et la quantité de carbone 14 qu'ils contiennent diminue à un rythme connu. La mesure de la radioactivité subsistant dans des restes organiques (ici le tissu de lin) permet ainsi d'en établir l'âge de manière fiable et précise pour des âges inférieurs à 35000 ans.

L'H. : Ces résultats scientifiques n'ont cependant pas découragé les partisans de l'authenticité du suaire ?

A. N. : Les chercheurs connus sous le nom de « sindonologues* », qui étaient depuis longtemps occupés à étudier la relique, continuent d'estimer avoir accumulé une série de preuves scientifiques permettant d'exclure la possibilité qu'il s'agisse d'un faux du Moyen Âge.

Pour certains d'entre eux, la datation au carbone 14 aurait été « rajeunie » par des substances étrangères riches en carbone plus « jeune » que celui du linge et qui se seraient déposées sur la toile. Pour répondre à ces arguments, on a rétorqué que les échantillons, avant d'être datés, sont soumis à un nettoyage et que, dans tous les cas, pour « rajeunir » le tissu de centaines d'années, il faudrait une quantité d'impuretés tellement importante qu'on pourrait les voir à l'œil nu. D'autres ont émis l'hypothèse que les échantillons choisis pour la radiodation auraient contenu des accommodages faits avec du fil de lin plus récent, évidemment invisibles aux yeux des techniciens mais qui auraient perturbé la datation. Il a été cependant exclu, même récemment, que le suaire présente de tels accommodages.

On a longtemps accordé du crédit à l'hypothèse soutenue par le scientifique russe Dmitri Kouznetsov, qui annonça en 1993 qu'il avait pu expérimenter un effet de « rajeunissement » de la datation au carbone 14 sur des tissus anciens soumis à des conditions semblables à celles auxquelles fut exposé le suaire lors de l'incendie de 1532. Quelques années plus tard, cependant, le physicien Gian Marco Rinaldi put démontrer que Kouznetsov était un imposteur, qu'il n'avait jamais effectué ces expériences et qu'il avait inventé et falsifié la plupart des données qu'il présentait aux chercheurs.

Aujourd'hui, aucun de ces arguments contestant la datation au carbone 14 ne sont recevables. Bien des sindonologues ont d'ailleurs renoncé à chercher une explication naturelle pour justifier le résultat de 1988. Selon eux, la datation serait altérée par une sorte de réaction physique au moment de la résurrection du Christ. Évidemment cette interprétation échappe au domaine scientifique.

L'H. : Est-il vrai que l'on a retrouvé des inscriptions hébraïques sur le linceul ?

A. N. : Sur le linceul, on n'a jamais retrouvé la moindre inscription. Les scientifiques qui ont examiné le suaire en 1969, en 1973 et en 1978 ne les ont pas vues, ni même ceux qui ont restauré le linceul en 2002. Elles n'apparaissent pas non plus dans les photographies les plus récentes à haute définition.

Ceux qui affirment avoir isolé des inscriptions sur le linceul présentent en réalité le résultat de leur interprétation personnelle de signes présents sur certaines photographies du suaire après que celles-ci eurent subi différentes manipulations. Le pionnier de ces identifications fut Pietro Ugolotti, un pharmacien qui, en 1979, avait soumis de vieilles photographies du suaire à des processus d'agrandissement, de filtrage et de contraste, en mettant en évidence une série de clairs-obscur qui pouvaient, d'après lui, être interprétés comme des lettres de l'alphabet. Avec l'aide d'un latiniste, Aldo Marastoni, il estima qu'il pouvait identifier des mots : « Tibère », « à mort », « Nazaréen » et enfin « Très Saint Jésus, aie pitié de nous ». En 1997, André Marion a effectué, avec l'aide d'un calculateur électronique, une série de nouvelles manipulations photographiques qui lui auraient permis de lire d'autres mots, parmi lesquels « Jésus », « à mort », « visage ombre » et « Adam ».

Comme l'ont déjà admis quelques-uns des sindonologues les plus sensés, toutes ces inscriptions sont simplement le fruit d'une méthodologie de travail inadéquate, au service de la fantaisie de l'observateur. En partant de photographies normalement non adaptées à ce genre de recherches (par exemple, les vieilles photos en noir et blanc de 1931), ces processus de contraste, agrandissement, filtrage et superposition d'images exaspèrent le rendu photographique de certaines caractéristiques du tissu (les plis, la saleté, la trame du tissu, quelques fils qui dépassent) ou certaines imperfections techniques propres aux vieux clichés ou dérivant du type d'éclairage avec lequel les photos ont été prises. Le résultat final est constitué de quelques images dans lesquelles on peut voir de très nombreuses taches que chacun peut interpréter comme il le veut. C'est un peu comme quand on joue à voir des figures en regardant les nuages dans le ciel.

Ce que personne ne voit sur l'étoffe du suaire ou sur les plus modernes photographies ne peut en aucun cas être vu sur de vieilles photographies manipulées. La même objection peut être faite à ceux qui affirment qu'ils peuvent identifier, toujours grâce aux photographies, des traces de piécettes romaines sur les yeux de l'homme du linceul.

L'H. : En 2009, un livre a relancé la polémique. Quels sont ses apports réels ?

A. N. : Le livre de Barbara Frale, publié peu

Les sindonologues estiment avoir accumulé une série de preuves scientifiques permettant d'exclure la possibilité qu'il s'agisse d'un faux du Moyen Âge

L'archiviste du Vatican

En 2009, le livre de Barbara Frale a relancé la querelle.



Doctor de l'université de Venise, attachée à la prestigieuse École vaticane de paléographie, diplomatique et archivistique, Barbara Frale travaille aux archives secrètes du Vatican. Elle est connue pour avoir prétendument retrouvé en 2001, dans ces archives, l'original du procès-verbal des interrogatoires conduits en août 1308 par trois

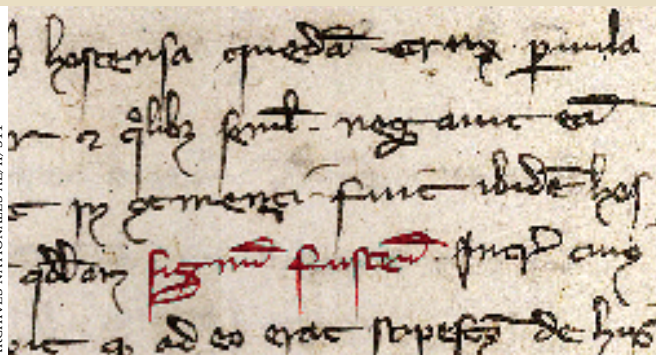
cardinaux, délégués par le pape à Chinon, au diocèse de Tours, dans la première phase du procès des Templiers. Ce « parchemin de Chinon » n'était jusqu'alors connu que par des copies et des extraits.

Depuis, l'historienne a poursuivi ses études sur les Templiers et fait désormais le lien entre l'ordre et le suaire de Turin (*Les Templiers et le suaire du Christ*, 2009). Si on l'en croit, l'idole que les Templiers furent accusés d'adorer n'était autre que le suaire. Elle veut en voir la preuve dans un texte d'un procès à Carcassonne dont elle fait cependant une lecture qui ne convainc pas les spécialistes (*photo ci-contre*).

Barbara Frale a récidivé avec *Le Suaire de Jésus de Nazareth* (2009). Elle y affirme que le suaire porte des inscriptions : « Jésus », « Nazaréen », « condamné à mort »... Elle soutient que le lin porte de nombreuses traces d'aromates et de pollens datant du 1^{er} siècle de notre ère et provenant du Proche-Orient. La méticulosité de son approche, les documents fournis, l'aspect scientifique de son travail peuvent convaincre au premier abord. C'est oublier que les photos fournies sont retravaillées, les prétendues inscriptions repassées au feutre, les arguments scientifiques souvent erronés. La plupart de ses démonstrations ont d'ailleurs déjà été exposées par les sindonologues, partisans de l'authenticité du suaire. Le livre de Barbara Frale a été critiqué par les gardiens du suaire, Mgr Giuseppe Ghiberti de l'archidiocèse de Turin et le directeur du musée du suaire de Turin, Gian Maria Zaccane, qui soutiennent pourtant l'authenticité du suaire. La critique la plus significative vient de Mgr Sergio Pagano, préfet des archives secrètes du Vatican où travaille Barbara Frale.

H. K.

ARCHIVES NATIONALES AE/II/31



PETITE LEÇON DE PALÉOGRAPHIE

Détail du manuscrit d'un procès de Carcassonne contre les Templiers (1307, conservé au musée de l'Histoire de France de Paris). Selon Barbara Frale, on peut y lire qu'un templier aurait déclaré avoir adoré un « *signum fustanium* », un « objet de futaie » (tissu). Or il est écrit « *signum fustium* », un « objet en bois ». Par comparaison avec les autres mots du texte, on voit la façon dont le copiste trace les « a » dans un mot (« erat », la ligne en dessous). Impossible surtout pour un paléographe de voir trois lettres (« ani ») là où il n'y en a qu'une (« e » comme dans « adeo », « erat » et « de », encore dans la ligne en dessous).

de temps avant l'ostension de 2010 et traduit en français sous le titre *Le Suaire de Jésus de Nazareth* (Bayard, 2011), contient une nouvelle tentative de lecture des inscriptions : « Jésus », « Nazaréen », « condamné à mort », « j'atteste », « Adar », « soit retiré le soir ». A tout cela s'ajoute la prétendue « découverte » de quelques lettres de l'alphabet hébreu – isolée sur les photographies « traitées » par le sindonologue français Thierry Castex – que Barbara Frale interprète comme l'extrait d'une phrase prononcée par les pharisiens contre Jésus. Cette théorie est encore plus invraisemblable que les précédentes, car elle prétend que certaines inscriptions sont même superposées, écrites avec des encres différentes en mêlant de manière illogique trois langues différentes : le grec, le latin et l'hébreu. En outre l'interprétation de Barbara Frale présente des erreurs de grammaire que l'on ne peut ignorer.

Si le lecteur est si souvent séduit, c'est qu'on lui montre des photographies du suaire où ces mots semblent clairement visibles : mais on n'explique pas qu'il s'agit de mots tracés sur les photos à l'aide d'une sorte de feutre afin de rendre perceptible une inscription sous-jacente présumée que personne en réalité ne serait en mesure de lire sans ce type de retouche !

Ce qu'il y a de nouveau dans le livre de Frale, c'est l'hypothèse concernant la manière dont ces inscriptions se seraient fixées sur le tissu. Sur cela également, les différents auteurs ne sont pas d'accord : on avait proposé dans un premier temps que quelqu'un aurait écrit ces mots sur une capuche recouvrant le visage du Christ et que ces mots, à cause de la sueur, auraient été transférés sur le front du condamné pour passer ensuite, dans le sépulcre, sur le linceul. Puis on parla d'inscriptions tracées directement sur la peau de l'homme !

Barbara Frale a élaboré quant à elle une nouvelle explication : les inscriptions auraient été tracées sur des morceaux de papyrus collés sur

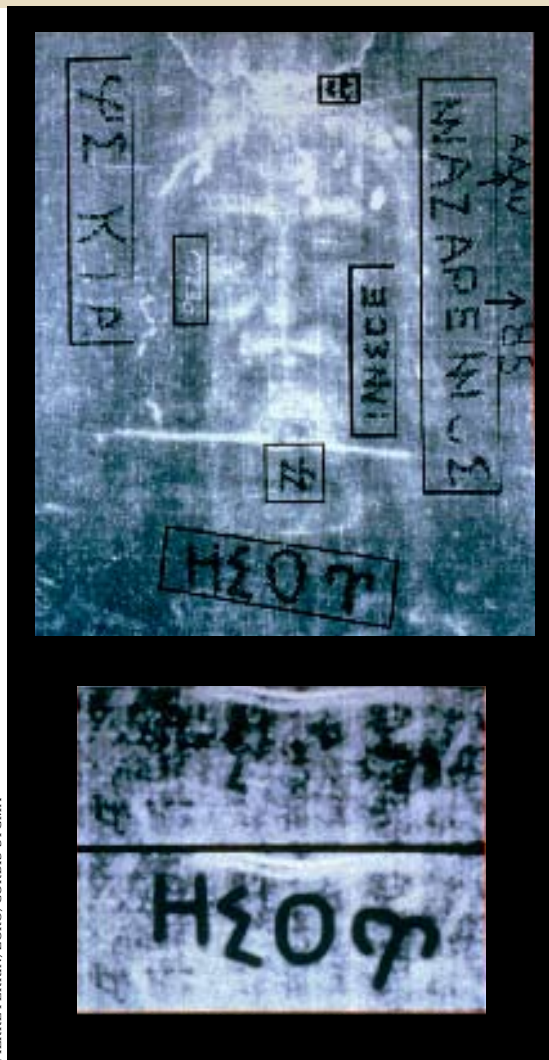
l'étoffe du suaire au niveau du visage de l'homme qu'il enveloppait. Le phénomène chimique auquel elle fait appel ici est celui du « transfert des ions du fer » de l'encre. En oubliant qu'au 1^{er} siècle les encres métalliques n'étaient pas encore répandues ; pour écrire, on se servait de compositions à base de carbone, obtenues à partir du noir de fumée ou des résidus d'huiles brûlées.

D'après Barbara Frale, les inscriptions auraient été placées par un fonctionnaire romain chargé des sépultures des condamnés à mort afin de rendre le cadavre inhumé reconnaissable le jour où la famille viendrait le retirer de la fosse commune à laquelle il était destiné. Une pratique funéraire à l'égard de Jésus dont il n'est cependant fait mention dans aucune source et qui est une pure conjecture de l'auteur pour expliquer la présence d'inscriptions dont l'existence elle-même resterait à prouver.

Barbara Frale est également connue pour un autre livre, *Les Templiers et le suaire du Christ* (2009 pour l'édition italienne, Bayard, 2011 pour la traduction française), dans lequel elle reprend une hypothèse proposée en 1978 par l'écrivain Ian Wilson. Tout le monde sait combien le procès et la condamnation des Templiers ont constitué un terrain fertile pour l'élaboration de théories ésotériques fantaisistes et historiquement infondées. L'idée d'un lien entre le suaire et les Templiers relève de ce genre de spéculations légendaires.

L'hypothèse de Ian Wilson est que l'idole à forme de tête que les Templiers furent accusés d'adorer

PIERRE PERRIN/ZOKO/CORBIS-SYGMA



Lire dans le lin
Barbara Frale, après beaucoup d'autres, croit pouvoir lire des inscriptions sur le suaire. De même l'ingénieur à l'institut d'optique d'Orsay André Marion a affirmé voir : « innece », qui serait l'abréviation de l'expression latine « in necem ibis » (« tu iras à la mort ») ; « nazarenus » (« le Nazaréen ») ; « ic » (en haut à droite), initiales de « Iesus Christus » ; et, sous le menton (détail en bas), « IH2OY », « Jésus ». Comme il le rappelle lui-même, ces images, invisibles à l'œil nu, ont été obtenues par des techniques de traitement numérique des images par ordinateur.



En 3D
Désormais, l'utilisation de calculateurs électroniques permet de créer une image en trois dimensions à partir de l'image du suaire. Ci-contre : en 1999, le sculpteur Luigi Mattei élabore la tête à partir d'un tel modèle. Aujourd'hui comme au Moyen Âge, le désir de savoir à quoi ressemblait le Christ est inextinguible.

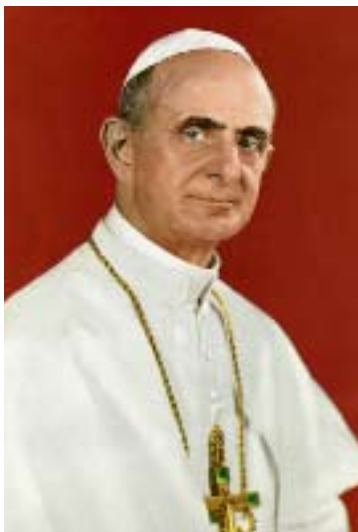
TAZZARI/GAMMA-RAPHO

LES PRUDENCES DU VATICAN



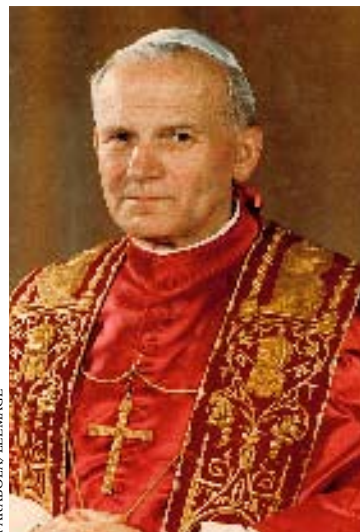
FOTOTECA/LEEMAGE

Pie XI adoreur
Le pape Pie XI (1922-1939) était persuadé de l'authenticité du suaire et manifestait une profonde dévotion à son égard.



SUPERSTOCK/LEEMAGE

Les réserves de Paul VI
Paul VI (1963-1978) voyait dans le linceul les « stimulations de méditation et d'adoration », sans se prononcer sur son authenticité.



FARABOLA/LEEMAGE

Jean Paul II : le mystère et la foi
Jean Paul II (1978-2005) et Benoît XVI ne nient ni n'affirment l'authenticité du suaire. Leur opinion personnelle est sans implications pour l'Église.

durant leur procès (ce que certaines sources appellent parfois *baffometum*) n'était pas la relique d'une tête humaine, ni une statuette de Mahomet (c'est cela en effet que signifie le mot *baffometum*) ni une invention des inquisiteurs de Philippe le Bel pour accuser les Templiers d'idolâtrie : l'idole ne serait autre en réalité que le suaire. Mais puisque les sources du procès parlent de têtes, et surtout de têtes en bois ou en métal, les partisans de cette théorie ont émis l'hypothèse que le suaire avait été montré secrètement aux Templiers, enfermé dans un reliquaire et plié de manière à ne montrer que l'image de la tête de l'homme qui y est figurée et que, par la suite, ce visage aurait été reproduit sur d'autres supports de matériaux différents.

Cette théorie fut écartée par les experts d'histoire des Templiers et jusqu'ici aucune preuve étayant cette thèse n'a été présentée (à l'exception de quelques dessins dont on dit, sur la base d'arguments sans fondements, qu'ils auraient appartenu aux Templiers et qu'ils ressembleraient au visage du linceul).

Barbara Frale a présenté le texte d'un procès à Carcassonne durant lequel, dit-elle, un templier aurait déclaré avoir adoré un « *signum fustanum* », à savoir un objet de futaine. Et cela suffirait, d'après elle, à démontrer l'identité entre ce tissu et le suaire. Mais la futaine est une étoffe croisée, à chaîne de fil et à trame de coton, alors que le suaire est un drap en lin ! L'observation directe du manuscrit révéla par la suite qu'il parlait non pas d'un « *signum fustanum* » mais d'un « *signum fustum* », et par conséquent d'un objet en « bois » (cf. p. 50) ! Il s'agit donc d'une théorie bâtie sur la base d'une transcription incorrecte.

L'H. : Quelle est, au ^{xx} siècle, l'attitude de l'Église, et en particulier de la papauté, concernant le linceul ?

A. N. : Pie XI (1922-1939) était un partisan convaincu de l'authenticité du linceul, pour lequel il avait une véritable dévotion ; plusieurs fois il tenta de diffuser la connaissance de l'image du visage du suaire en distribuant lui-même des reproductions photographiques.

Si Pie XII (1939-1958) et Jean XXIII (1958-1963) n'avaient pas accordé au suaire une attention particulière, Paul VI (1963-1978) se montra soucieux, lorsqu'il parlait du suaire, de ne pas prononcer de mots définitifs quant à son authenticité. Il reconnaissait la légitimité d'un « *jugement historique et scientifique* » et voyait essentiellement dans l'image du linceul les « *stimulations de méditation et d'adoration* » qu'elle pouvait provoquer dans le cœur des fidèles.

A Turin, durant les années 1970, certains se mirent à considérer le suaire avec un certain embarras. La réforme du formulaire liturgique pour la fête du suaire, qui fut presque sur le point d'être abolie, en est la preuve. En 1973, le cardinal Michele Pellegrino refusa d'autoriser la traditionnelle ostension, permettant seulement une brève prise de vue télévisée du suaire, qui fut transporté pour l'occasion hors de la cathédrale et fut filmé dans un espace « non sacré ». Ce n'est qu'avec l'arrivée du nouvel archevêque, Anastasio Ballestrero, qu'il fut possible d'organiser une nouvelle ostension au sens traditionnel. 1978 est aussi l'année où un nouveau groupe de chercheurs, le Sturp (Shroud of Turin Research Project), put examiner de manière plus approfondie le linge¹.

Note

1. Les chercheurs du Sturp ont rendu leurs conclusions en 1981. Ils déclarent n'avoir trouvé aucune trace de peinture. À l'inverse, le chimiste W. McCrone, avec d'autres, voit lui des éléments compatibles avec un pigment. Quelques spécialistes y ont vu la preuve que le suaire a été coloré et qu'aujourd'hui la couleur a presque entièrement disparu. Certains affirment que ces traces proviennent d'une contamination avec d'autres peintures. Ce débat ne pourra être tranché tant que le suaire n'aura pas été examiné par une nouvelle commission de spécialistes.

Aujourd'hui, il semble y avoir, à l'intérieur de l'Église, un retour à des attitudes moins sceptiques. La position théologique officielle actuelle a été parfaitement exprimée par Jean Paul II après l'ostension de 1998, lorsqu'il souhaita affronter explicitement la question épineuse du rapport entre le suaire, son authenticité, la science et la foi : « *Le Suaire est provocation à l'intelligence. Il exige avant tout l'engagement de chaque homme, en particulier du chercheur, pour saisir avec humilité le message profond qui est adressé à sa raison et à sa vie. La mystérieuse fascination qu'exerce le Suaire pousse au questionnement sur le rapport entre le Lin sacré et le parcours historique de Jésus.*

» Comme il ne s'agit pas d'une matière de foi, l'Église n'a pas compétence spécifique pour se prononcer sur ces questions. Elle confie aux hommes de science la tâche de continuer à chercher pour parvenir à trouver des réponses appropriées aux problèmes liés à ce Linceul qui, selon la tradition, aurait enveloppé le corps de notre Rédempteur lorsqu'il fut déposé de la croix. L'Église exhorte à affronter l'étude du Suaire sans a priori qui donneraient pour acquis des résultats qui ne le sont pas ; elle les invite à agir avec leur pleine liberté intérieure, et avec un attentif respect aussi bien de la méthodologie scientifique que de la sensibilité des croyants. »

À l'égard des croyants, l'Église laisse à chacun le libre choix de vénérer ou non le suaire ; elle n'a exprimé aucun jugement infaillible en la matière. Dans la mesure où elle n'impose pas, d'une manière générale, le culte de telle ou telle relique, à plus forte raison elle ne pourrait imposer le culte d'une relique dont elle ne peut garantir l'authenticité.

L'H. : La dévotion qui entoure le suaire est-elle unanime chez les chrétiens ?

A. N. : Les chrétiens ne font pas preuve d'un sentiment de dévotion univoque vis-à-vis du suaire. Il y a le scepticisme compréhensible des communautés protestantes toujours très méfiantes face au culte des images. À l'inverse, la chute du mur de Berlin a favorisé un intérêt croissant de la part des fidèles des Églises orthodoxes.

Parmi les catholiques, y compris au sein du clergé, il y a eu et il y a encore des opinions discordantes. L'un des plus grands partisans de la non-authenticité du linceul fut aussi l'un de ceux qui firent le plus de recherches historiques à ce sujet, le chanoine Ulysse Chevalier (1841-1923) de l'Université catholique de Lyon. À ses côtés se rangèrent le savant Louis Marie Olivier Duchesne (1843-1922), directeur de l'École française de Rome, et le bibliste catholique Josef Blinzler (1910-1970). Parmi leurs épigones plus modernes, on peut citer Mgr Victor Saxer (1918-2004), président du Comité pontifical des sciences historiques.

Certains sceptiques sont ainsi des membres à part entière de l'Église.

Il faut dire cependant que, du moins en Italie, il existe un vaste consensus officieux vis-à-vis du culte du suaire ; les institutions ecclésiastiques encouragent toutes les initiatives religieuses et culturelles visant à renforcer chez les fidèles la conviction que le linceul est authentique. Cela peut engendrer une certaine confusion, surtout chez les plus simples des fidèles, qui ne connaissent pas la position officielle de l'Église et qui ont parfois du mal à accepter l'idée qu'il puisse y avoir des catholiques qui, légitimement, ne croient pas au suaire.

L'H. : Au total, qui croit le plus en l'authenticité du linceul : des historiens, des scientifiques, des hommes d'Église, des adeptes de l'ésotérisme ?

A. N. : Nous sommes confrontés ici à deux attitudes : l'attitude du fidèle, pour lequel l'authenticité du suaire pourrait ne pas être l'enjeu principal, et celle du chercheur, pour lequel il est fondamental de comprendre à quelle époque remonte le linceul et quand et comment l'image s'est imprimée sur l'étoffe. En tant qu'objet « mystérieux », le

suaire attire l'attention de ceux qui préfèrent la fantaisie à la réalité. Sur le suaire on a dit les choses les plus incroyables : qu'il a été peint par Léonard de Vinci ou par Giotto, qu'il est la preuve de la mort seulement apparente de Jésus avant sa fuite en Inde, qu'il contient des pollens remontant à la Jérusalem du 1^{er} siècle,

ou que son image est apparue dans les cercles de culture attribués aux extraterrestres...

Sur ce sujet, il existe une littérature très vaste, hélas le plus souvent produite par des chercheurs amateurs ou des experts de questions différentes de celles qu'ils doivent affronter lorsqu'ils s'occupent du suaire. Durant ces deux dernières années, j'ai examiné quelques théories importantes concernant l'histoire du suaire en me servant d'une méthodologie historique et critique partagée par les historiens professionnels : le résultat est que toutes les théories que j'ai étudiées se sont révélées inconsistantes.

Les scientifiques d'aujourd'hui doivent se fonder sur les résultats des études effectuées sur le tissu il y a plus de trente ans, et cela favorise les nombreuses conjectures scientifiques. Il serait souhaitable que le suaire soit mis à la disposition d'un comité international de savants, sélectionnés sur la base d'une compétence certifiée, et qu'on le soumette, grâce aux techniques les plus modernes, à tous les examens nécessaires. Tant que cela ne sera pas possible, il y aura toujours de la place pour la confusion.

(Propos recueillis par Patrick Boucheron,
traduction de Silvia Bonucci.)

L'Église est prudente à l'égard d'une relique dont elle ne peut garantir l'authenticité